



Revue

# HISTOIRE(S) de l'Amérique latine

Vol. 7 (2012)

*Servando Teresa de Mier ou le Mexicain européen ;  
Blanco White ou la traduction incarnée*

Marie-Cécile BÉNASSY

[www.hisal.org](http://www.hisal.org) | février 2013

URI: <http://www.hisal.org/revue/article/Benassy2012>

## Servando Teresa de Mier ou le Mexicain européen ; Blanco White ou la traduction incarnée

Marie-Cécile Bénassy\*

*À la mémoire d'André Pons, pionnier des études sur Blanco White et sur Mier*

Il va être question ici de deux hommes « d'église », aussi singuliers l'un que l'autre, quoique très différents. Ils se sont trouvés réunis non par la religion, mais par la politique à une époque tourmentée où abondaient les destins inattendus. Tous deux ont rempli un rôle de truchement qui mérite l'attention.

### Mier

Mier, le Mexicain, et Blanco, l'Andalou, ont été voisins à Londres entre 1811 et 1816. Leurs rapports ont débuté par une courtoise mais retentissante polémique ; ils ont échangé ensuite quantité d'informations. On ignore leur degré de réelle amitié, mais Fray Servando a toujours proclamé qu'il devait beaucoup à Blanco<sup>1</sup>. Ce religieux fut à Londres pendant cinq ans un truchement discret<sup>2</sup> et capital, quoique un peu trop militant, entre les deux mondes et entre les nombreux patriotes des divers royaumes américains qui séjournaient à Londres. En 1813, il publia une monumentale *Historia de*

\* Université de Paris III – Sorbonne Nouvelle. L'auteur tient à exprimer ici ses remerciements à Claude Pons pour son aide particulièrement précieuse en matière de documentation.

<sup>1</sup> Voir surtout sous la plume d'André PONS « Mier en Londres. Redacción de la *Historia* » in MIER, *Historia de la revolución de Nueva España*, ed. A. SAINT-LU, M.-C. BENASSY *et al.*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1990, pp. XVIII-XLII. Outre les influences croisées, on pourrait aussi étudier la « traduction » des idées de Blanco par Mier dans son livre. Sa fidélité n'est pas absolue.

<sup>2</sup> Curieusement, sa présence ne laissa guère de traces dans les archives locales. Et, pas plus que son ami José María Fagoaga, marqués del Apartado, il ne fréquentait la stratégique « Holland House », grand cercle libéral qui recevait beaucoup d'étrangers.

*la revolución de Nueva España* dans laquelle André Pons a pu discerner l'importante influence de Blanco. Mais il avait quitté son pays depuis 1795 et ses informations ne pouvaient être complètes. Mier ne sut pas être lucide face à un projet aussi grandiose qu'aventureux qui avait trouvé beaucoup d'appuis à Londres : en 1816, il ne fut pas capable d'estimer la situation réelle sur le terrain, et donc de dissuader le Navarrais Xavier Mina d'entreprendre sa généreuse et tragique expédition. Transformer en nations libres d'abord la Nouvelle Espagne, et ensuite l'Ancienne, c'était un rêve à ce moment irréalisable<sup>3</sup>. Mier partagea les illusions du jeune et talentueux militaire. Ce n'est qu'à son arrivée sur la côte mexicaine qu'il comprit la faiblesse des noyaux de patriotes survivants qui avaient même dissous leur congrès, et qu'il tenta sans succès d'arrêter les frais. L'infortuné Mina dut aussi constater sur le terrain la gêne et la perplexité des Mexicains devant ce péninsulaire qui prenait les armes contre son camp. Cet homme n'était pas à sa place, et cela devait lui coûter la vie tandis que Mier était « sauvé » par une Inquisition dont il avait bien entendu souhaité la disparition<sup>4</sup>.

Mier est célèbre pour ses *Memorias*, récit rocambolesque d'innombrables évasions et moins pour ses autres écrits. En fait, son plus grand mérite politique est d'être devenu après l'Indépendance du Mexique un excellent député de Monterrey. Une vraie métamorphose. Sa compétence est alors unique pour familiariser ses compatriotes avec le nouveau vocabulaire politique : un « *aire de fuera* ». Les Mexicains anciens députés des Cortes de Cadix avaient une certaine expérience du vieux continent, mais Mier, lui, avait habité, outre l'Espagne, quatre pays : la France, l'Italie, le Portugal et l'Angleterre, et il avait résidé le plus souvent dans les capitales au plus près des milieux politiques. En outre, il était passé deux fois par les Etats-Unis, en particulier à Philadelphie et à Baltimore. Or les multiples expériences passées servent alors à pondérer son jugement. Il a d'abord le courage de s'opposer au couronnement d'Agustín de Itúrbide comme empereur, ce qui lui vaut un ultime emprisonnement. Et ensuite, il ne traduit pas servilement l'Ancien Monde. Par exemple, il a beau partager les idées de l'abbé Grégoire en matière de structures ecclésiastiques, il se garde bien de proposer l'élection des curés par le peuple sur une terre où la tradition catholique est si enracinée. Il sait surtout que le plus grand danger pour sa patrie, c'est un excès de fédéralisme, un pouvoir central trop faible : les Mexicains ont eu bien tort de ne pas suivre ses conseils.

<sup>3</sup> L'expédition consistait à fournir des renforts et des cadres à une guérilla locale censée être très importante. Mina demeura un an à Londres et son entreprise fut soutenue financièrement par la famille Fagoaga et d'autres milieux du commerce londonien. Voir Manuel ORTUÑO MARTÍNEZ, *Xavier Mina, guerrillero, liberal, insurgente, ensayo bio-bibliográfico*, Pamplona, Un. Pública de Navarra, 2000, cap. 7 et 8. Cet auteur se fonde en grande partie sur Guadalupe JIMÉNEZ CODINACH, *La Gran Bretaña y la Independencia de México*, Mexico, F.C.E., 1991. Rappelons que Mina avait été en Navarre un soldat antinapoléonien hors de pair, et que sa captivité à Vincennes lui avait permis ensuite d'acquérir grâce à ses voisins de cellule une réelle culture militaire.

<sup>4</sup> Précédemment Mier n'avait pas été poursuivi directement par l'Inquisition, mais par d'autres tribunaux ecclésiastiques. À Mexico, pour une fois, la réclusion est assez douce et il ne tente pas de s'évader. Il le fera en 1821, à La Havane, après que la suppression de l'Inquisition par le gouvernement libéral l'ait fait transférer dans une prison civile et embarquer pour l'Espagne... un paradoxe de plus.

Un de ses discours, prononcé le 13 décembre 1823, a été appelé plus tard *Discurso profético*.

## Blanco White

Cette fois nous avons « la traduction incarnée ». Né à Séville en 1775<sup>5</sup>, il fut baptisé José María Blanco y Crespo, mais son grand père irlandais s'appelait White. Le nom double Blanco White, n'est pas une plaisanterie de potache. Il est introduit dans le premier numéro du journal mensuel *El Español*, publié par Blanco à Londres le 30 avril 1810, peu après son arrivée en Angleterre. Il l'imposera à ses correspondants, et même à ses père et mère en 1812, quand il pourra enfin correspondre avec eux. Très curieusement, malgré le peu d'estime en général des Anglais pour les Espagnols, cette bizarrie a pu devenir définitive. Et certains Britanniques se sont trompés. Ils ont écrit Blank au lieu de Blanco. Le banni volontaire employa aussi des pseudonymes, dont Leucadio Doblado qui utilisait la traduction grecque de son nom et Juan Sintierra qui signe des articles dans *El Español* sur un ton plus libre. Chez Blanco, les hétéronymes ne sont pas aussi flamboyants que ceux de Fernando Pessoa. Ils servent, comme d'habitude, à établir une certaine distance; mais remarquons que le journaliste parvient à changer son style lorsqu'il signe Juan Sintierra, au point de tromper certains critiques.

Blanco White eut apparemment une vocation exemplaire de truchement puisqu'il a écrit brillamment sur l'Espagne en anglais pour les Anglais, puis sur l'Angleterre en espagnol pour les hispanophones. En fait, il déplorait le manque d'ardeur de chaque nation pour apprendre la langue de l'autre, et aussi la mauvaise qualité le plus souvent des quelques traductions qui existaient. Il a beaucoup traduit, et fort bien, en anglais, à partir de l'espagnol et même du français<sup>6</sup>, choisissant des sujets très divers. Par exemple, en 1834, *L'Histoire de la civilisation européenne* de François Guizot qui affirme le protestantisme meilleur que le catholicisme pour le développement des nations. Blanco ne cherche pas à servir sa propre gloire d'écrivain, et pas toujours à défendre ses idées. Visiblement, son but est d'être utile à la société : très soucieux de l'éducation des jeunes, il traduira même du français un ouvrage de géométrie qu'il destine aux écoles irlandaises. Pour le public espagnol, il traduit au moins en 1824 un ouvrage français sur les prisons.

<sup>5</sup> Ce travail se fonde sur la lecture des écrits biographiques de Blanco, mais il renvoie aussi très souvent au livre exemplaire du Dr Martin MURPHY, *El ensueño de la razón. La vida de Blanco-White*, Sevilla, Centro de Estudios Andaluces, 2009, traduit de l'anglais.

<sup>6</sup> Il avait appris cette langue de façon charmante. Comme la plupart des enfants dans les familles un peu cultivées en Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle, il lisait *Les Aventures de Télémaque* de Fénelon. Le livre en espagnol lui plaisait tant qu'il le savait presque par cœur. Quand l'original lui tomba entre les mains, la lecture bilingue lui permit d'apprendre le français presque tout seul.

Tentons une présentation du personnage. Très doué pour les études, mais hypersensible, il appartient à une famille et à une cité particulièrement dévotes<sup>7</sup>. Les désirs d'une mère adorée influent beaucoup sur sa décision de devenir prêtre, en 1799. Il s'essaie aussi à la littérature avec un groupe d'amis. Très vite, ses moyens intellectuels le font nommer chanoine à la cathédrale. Il n'a pas eu le temps d'acquérir la moindre expérience du peuple des paroisses. Or, à cette époque le jacobinisme pénètre une partie du jeune clergé, dont le groupe d'amis de Blanco. Vers 1802, le choc avec sa formation première va être dramatique : commence pour lui une vraie période d'athéisme. Blanco est contraint de mener une double vie, ce qui, pour sa conscience délicate, est insupportable. En 1806, à trente et un ans, il parvient à s'installer à Madrid où il peut vivre à l'abri des regards. La dissipation de sa conduite pendant deux ans lui causera plus tard des remords. Jusqu'au 2 de mayo 1808, il évite de se compromettre en politique. Ensuite, contrairement à la plupart de ses amis<sup>8</sup>, il refuse de se rallier à Joseph Bonaparte. Il est probable que les convictions de son père, pieux catholique scandalisé par « l'ogre corse » y soient pour quelque chose. Avec le géographe Antillón, et sous la houlette de Quintana, il dirige brièvement à Séville en 1809 un journal politique aux idées très avancées, le *Semanario patriótico*,<sup>9</sup> le talent qu'il y manifeste lui vaut l'estime du remarquable hispanophile, Lord Holland, un Anglais *whig* très influent<sup>10</sup> qui s'y trouve alors en villégiature. Début 1810, au lieu de partir se battre contre Napoléon, Blanco fait voile de Cadix pour l'Angleterre seule façon pour lui d'abandonner le catholicisme sans désespérer ses parents.

Grâce à l'appui de Lord Holland et de quelques autres, il publie à Londres en 1810-1814 *El Español*, épais journal mensuel politique que les Anglais diffusent chez les révolutionnaires d'Amérique espagnole, et à Cadix où ses fortes critiques, sont mal reçues et le font interdire<sup>11</sup>. Blanco y apparaît comme une émanation du Foreign Office, ce qui n'est pas entièrement vrai<sup>12</sup>. Il faut dire que l'exilé abandonne rapidement - et explicitement - les « *idées françaises* »<sup>13</sup>. Quand il demande aux Hispaniques des deux mondes de prendre modèle sur les structures politiques de l'Angleterre et de se faire

<sup>7</sup> Mais une tante lui prêta des œuvres de Feijoo, et des séjours à Cadix lui révélèrent déjà un autre univers.

<sup>8</sup> Dont le poète Alberto Lista, qui demeura membre du clergé catholique mais lui conserva son amitié.

<sup>9</sup> « Des numéros du *Semanario patriótico* sont proposés à la vente à Salamanque, Palma, Jaén et Mexico... », in Richard HOCQUELLET, *Résistance et révolution durant l'occupation napoléonienne en Espagne (1808-1812)*, Paris, Boutique de l'Histoire, 2001, p. 273.

<sup>10</sup> Bien qu'à Londres son parti fût dans l'opposition la plupart du temps.

<sup>11</sup> Citons une lettre de Quintana à Lord Holland datée de Cadix, le 7 mai 1810 : « *He visto el primer número del periódico de nuestro Blanco y por quanto hay en el mundo no quisiera que un amigo mío fuese autor de semejante escrito* », reproduite dans J.-M. BLANCO WHITE, *Epistolario y documentos*, textos reunidos por A. PONS, ed. M. MURPHY, Oviedo, Instituto Feijoo, 2010. p. 348. Or Quintana avait présidé à la publication du *Semanario...* en 1809. En général d'accord sur le fond, Lord Holland essayait de modérer le style trop polémique de Blanco.

<sup>12</sup> Voir André PONS, surtout *Blanco White y España*, Oviedo, Instituto Feijoo, 2002, pp. 137-140, pp. 172-175 et pp. 197-2001; en outre *Blanco White y América*, ch. IV. Une lettre du diplomate Charles R. Vaughan est particulièrement éloquente : « *El Español pour les Anglais c'était un vrai trésor* » (voir BLANCO WHITE, *Epistolario...*, pp. 362-364).

mutuellement des concessions en Amérique sans brûler les étapes, afin d'éviter la guerre civile, il a raison<sup>14</sup>, même si c'est aussi l'intérêt de l'Angleterre qui se trouve être son propre bailleur de fonds<sup>15</sup>. Quoi qu'il en soit, Blanco donne parfois accès dans son journal à des personnes qui ne pensent pas comme lui, et surtout, il met un soin extrême à ne rapporter que des faits exacts en même temps qu'il reproduit des documents inaccessibles loin de Londres. Les gens de Cadix peuvent maudire les commentaires, mais, pour eux, la lecture de *El Español* s'impose, quitte à la réaliser en cachette<sup>16</sup>. Aux yeux de François-Xavier Guerra, c'est un « *médiateur indispensable* », une « *caisse de résonance* »<sup>17</sup>.

Après 1815,<sup>18</sup> Blanco sera toujours journaliste mais aussi théologien<sup>19</sup>, historien, romancier, critique littéraire, et encore poète, cette fois en anglais. En 1822-25, il gagne de l'argent avec ses admirables *Letters from Spain*. Mais il est toujours un homme tourmenté qui n'a jamais de chez lui. Pessimiste, en même temps psychorigide et instable dans ses convictions, il a néanmoins le don de se faire des amis fidèles, certains prestigieux, non seulement Lord Holland, mais Robert Southey, Andrés Bello ou le futur cardinal anglais John Henry Newman dont la trajectoire est pourtant l'inverse de la sienne puisqu'il passe de l'anglicanisme au catholicisme.<sup>20</sup> Certains écrits imprudents de Blanco entraînent des brouilles, mais une certaine sympathie survit toujours. Entre 1825 et 1838, il se consacre surtout à la théologie, d'abord avec bonheur comme *fellow* à Oriel Collège d'Oxford. En 1833, après divers mécomptes et déceptions, il change de nouveau de religion, devenant unitarien. Il meurt en 1841.

Il se présente à lui-même et aux autres comme une sorte de martyr de la recherche de la vérité. Incapable de mentir aux autres, il se ment plus d'une fois à lui-même. Très serviable, tolérant et civilisé dans la vie sociale, il fait néanmoins une dangereuse fixation contre le catholicisme. Il est capable de faire un éloge vibrant des défunt

<sup>13</sup> Un article du N° 6 s'intitule « Variaciones políticas de *El Español* », voir BLANCO WHITE, *Obras Completas*, ed. A. Garnica et al, 2009, t. 3, pp. 3-19.

<sup>14</sup> Sur son opposition à l'Indépendance totale des royaumes d'Outre-mer, voir Marie-Laure RIEU-MILLÁN, *Los diputados americanos en las Cortes de Cádiz*, Madrid, CSIC, 1990, pp. 392-395.

<sup>15</sup> Bien entendu, il n'a pas toujours raison. Voir Manuel MORENO ALONSO : « *La pluma de Blanco comete errores frecuentes de interpretación por razones unas veces de información y otras de ingenua parcialidad en pro de los americanos y de los mismos ingleses* », *Blanco White, La obsesión de España*, Sevilla, Ed. Alfar, 1998, p. 57.

<sup>16</sup> Dans *Blanco White y América*, Oviedo, Inst. Feijoo, 2007, voir tout spécialement pp. 226-227.

<sup>17</sup> Voir *Modernidad e independencias. Ensayos sobre las revoluciones hispánicas*, Madrid, Ediciones Mapfre, 1992, p. 307.

<sup>18</sup> L'épigraphie du dernier numéro (47, mai-juin 1814) est « *Omnis effusus labor* », J'ai travaillé pour rien.

<sup>19</sup> Il est logiquement connu comme polémiste anticatholique; son ouvrage de 1835 *Observations on Heresy and Orthodoxy* ne suffit pas, selon certains spécialistes, à en faire un vrai théologien.

<sup>20</sup> « *He is very well-read, ardent, ingenious, warm hearted, simple minded, pious man. I liked him much* ». Ce jugement de Newman sur Blanco est reproduit dans David BRADING, *The Origins of Mexican Nationalism*, Un. Cambridge, U. K., p. 109, note 69. On dit qu'Alexis de Tocqueville rendit visite à Blanco en 1835, mais il n'en parle pas dans le récit de voyage reproduit dans l'édition de La Pléiade.

collèges des jésuites, mais il n'en finit pas de déblatérer contre l’Inquisition, contre les moines, contre les confesseurs qui envoient les filles au couvent et contre le célibat ecclésiastique. Alors que le fameux tribunal ne brûle plus personne depuis assez longtemps et que Lord Holland lui-même la traite de « *nearly a dead letter* »<sup>21</sup>, Blanco en vient en 1822, à publier anonyme un roman sur les méfaits du pouvoir catholique : *Vargas, a Tale of Spain*. À force de dénoncer des horreurs, le livre se teinte de sadisme. Saisi de honte, Blanco essaiera plus tard d’en limiter la diffusion. Le drame initial de sa vie adulte est évidemment la cause de son obsession. Les biographes s’interrogent sur la réalité des faits contenus dans ses nombreux écrits autobiographiques. Il est prouvé que certains sont inexacts et d’autres semblent invraisemblables. Blanco voit sa jeunesse en fonction de l’homme qu’il est devenu. Et il est des souvenirs personnels qui sont trop cruels pour être assumés, même par qui professe tout sacrifier à la vérité. De toute façon, il ne pouvait avouer la pension annuelle, modeste il est vrai, de deux-cents cinquante livres qu’il recevait des fonds secrets anglais, ni l’existence du fils naturel qu’il avait fait venir de Madrid en Angleterre. Et, quand il prétend avoir beaucoup sacrifié en quittant l’Espagne, on peut lui rappeler qu’il abandonnait alors un pays à feu et à sang. Lady Holland ne se gênait pas pour lui reprocher de ne pas s’être engagé dans l’armée.

## White/Blanco

La balance n'est pas égale entre les deux identités. L'homme ne quittera plus le Royaume Uni même s'il renoue dès qu'il le peut la correspondance avec sa famille et ses amis espagnols. Dans *El Español*, il présente sa double signature de façon assez blessante pour ses anciens compatriotes : « *Mr White, conocido en España por la traducción de su apellido en Blanco, de una familia irlandesa establecida en Sevilla* ». En 1812, il « fait la leçon » à Rivadavia en anglais<sup>22</sup> ! Et il s'agit de lui asséner une vérité déplaisante : le Rio de La Plata ne doit pas compter sur Londres, alliée de l'Espagne combattante. Blanco devient citoyen britannique. Il corrige avec succès son accent irlandais et il entre dans le clergé anglican malgré une foi flageolante. Il est reçu chez Lord Holland et il fréquente des gens importants. Il joue du violon avec le jeune John Henry Newman, qui est encore anglican. Il est capable d'avoir de l'humour. A partir de 1825, il est amené à interrompre la chronique *Variedades, o Mensagero de Londres* qu'il écrivait depuis deux ans pour le public hispano-américain. Il venait de

<sup>21</sup> Dans une lettre à Blanco du 9 avril 1813, BLANCO WHITE, *Epistolario...*, p. 145. Notons qu'aucun des amis de Blanco restés en Espagne n'eût à souffrir de la déliquescente Inquisition. Sur son état réel à cette époque, voir Joseph PEREZ, *La Légende noire de l'Espagne*, Paris, Fayard, 2009. Plusieurs historiens expliquent le fameux procès Olavide par le besoin qu'avaient certains inquisiteurs de faire un exemple.

<sup>22</sup> Et la lettre est particulièrement longue (voir BLANCO WHITE, *Epistolario...*, pp. 327-335).

publier un pamphlet contre l'accès aux droits politiques pour les catholiques anglais,<sup>23</sup> écrit qui écœura les Irlandais et tout autant bien des Britanniques protestants comme Lady Holland<sup>24</sup>. Alors qu'en 1810, Blanco se permet encore d'écrire à Lord Wellesley en espagnol<sup>25</sup>, entre 1825 et 1838, il ne publie plus rien dans cette langue, même si quelques écrits de cette époque ont pu l'être après sa mort.

En outre, politiquement, l'Angleterre pour lui, fait figure de modèle presque absolu. Comme l'a dit André Pons, il est très élitiste. Il aime la chaleur du peuple espagnol, mais les vrais problèmes des classes laborieuses lui sont en fait presque inconnus, aussi bien en Angleterre ou en Irlande qu'en Espagne. La comparaison de ses textes sur la vie londonienne avec le témoignage de Flora Tristan, dont le premier voyage date de 1826, est impressionnante.<sup>26</sup> Blanco vit dans les apparences, comme les vrais Anglais de l'époque. Même quand il évoque des problèmes sociaux, il édulcore la réalité. Il fait sans cesse la leçon aux Espagnols, aux Anglais, seulement sur leur manque de sociabilité. Sur les sujets vraiment graves, il ne critiquera les Britanniques que beaucoup plus tard. Il a écrit un « *White juge de Blanco* », pas l'inverse. Quand il accuse d'incompétence les généraux et officiers espagnols, sa sévérité égale celle des Anglais les plus arrogants. Il lui est même arrivé de souhaiter confier au général Wellington, outre le commandement militaire, le pouvoir politique sur l'Espagne...<sup>27</sup> On comprend que les Gaditans assiégés aient pu voir un traître dans cet homme qui livrait ses oracles si loin du front.

L'Angleterre a-t-elle donc gagné ? Ce n'est pas sûr<sup>28</sup>. Jamais Blanco ne s'est adapté au climat, ni à la boue insupportable de Londres, ni à l'atmosphère guindée des dîners en ville et des réceptions.<sup>29</sup> Sa santé a toujours été chancelante. Il ne s'est jamais marié, et il a le plus souvent habité chez autrui, comme précepteur d'un jeune aristocrate, ou comme hôte de familles de l'élite. Si l'on peut dire qu'il a été réellement estimé par la crème de l'Angleterre, il a continué à être vu comme « *an exotic refugee from another culture and another century* »<sup>30</sup>. Et il garde sa vieille sensibilité. Revoir un ami espagnol de passage lui cause une émotion disproportionnée; écrire des lettres en espagnol lui devient pénible. Il interrompt une histoire de l'Inquisition qu'il avait entreprise car cela remue trop de souvenirs douloureux. Blanco se force à être anglais. C'est comme une

<sup>23</sup> La bataille fait rage, et Lord Holland (qui n'est pas catholique) a été un des premiers militants de cette cause finalement gagnée en 1829.

<sup>24</sup> Il faut dire aussi que Blanco mettait dans une situation très déplaisante son ami et protecteur l'archevêque anglican de Dublin.

<sup>25</sup> Voir BLANCO WHITE, *Epistolario...*, pp. 314-315.

<sup>26</sup> Voir *La Paria et son rêve*, Correspondance établie par S. Michaud, Préface de M. Vargas Llosa, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2003.

<sup>27</sup> Voir A. PONS, *Blanco White y España*, surtout pp. 275-278.

<sup>28</sup> Ici, il est appelé Blanco, surtout par commodité, mais aussi un peu par conviction.

<sup>29</sup> Sauf sans doute chez Lady Holland qui était un salon politique et un lieu de rencontre international.

<sup>30</sup> Nous citons cette fois M. Murphy de l'original, *Blanco White, a Self-banished Spaniard*, New Haven and London, Yale Un. Press, 1989, p. IX.

fuite en avant. En 1825, dans *Variedades*, il consacre un long article à l'Alcazar de Séville et il évoque : « *estas impresiones penosas y profundas que, como heridas mal cerradas en el corazón del desterrado, echan sangre cada vez que se les examina* »<sup>31</sup>.

La nature reprendra ses droits à la fin<sup>32</sup>. Il en vient à se faire envoyer des livres d'Espagne. En dépit de sa bigoterie envahissante, Séville est restée pour l'exilé un lieu de délices et de parfums inoubliables. Les souvenirs d'enfance sont ineffaçables. Si, dans ses *Lettres sur l'Espagne* Blanco a décrit mieux que personne la convivialité espagnole, c'est que sa grande sensibilité en avait éprouvé tous les charmes. Il la voit à la fois de l'intérieur et de l'extérieur. Avec une touchante vanité, il affirme même que les cérémonies de la cathédrale de Séville sont plus belles que celles de Saint Pierre de Rome. Et la journée de son ordination avait été vécue avec un si grand bonheur, qu'il en fait longtemps après une description à la fois émouvante et déchirante. Dans les années 1830 il perd progressivement ses illusions sur sa nouvelle patrie. Au bout du compte, il a constaté chez le clergé anglican des réactions qui lui rappellent les catholiques. Voulant toujours purifier sa religion, en 1833, il devient donc unitarien, adoptant un christianisme moral sans dogme. Et il admet enfin qu'il est scandaleux de refuser aux papistes les droits politiques<sup>33</sup>. Devant ce nouveau changement, les amis s'esclaffent disant que, à ce train là, si Blanco vivait assez longtemps, il finirait par se retrouver catholique. Du moins, il écrit beaucoup plus en espagnol. Dans un roman inachevé, *Luisa de Bustamante*, la satire contre la société anglaise est cette fois bien présente. Comme dit Martin Murphy : « *Al fin Blanco se vengaba de White* »<sup>34</sup>. Chose curieuse, il arrive de nouveau à cet exilé de rêver dans sa langue maternelle. En 1839-1840, il se décide à la choisir pour écrire des poèmes. Et, en fait, malgré son apostasie, il a gardé quelques amis à Séville, et une relation très forte avec son frère cadet<sup>35</sup>.

### **Blanco post mortem**

Après sa mort, en matière littéraire, Blanco est victime du partage entre les deux langues, en même temps que de la multiplicité des genres pratiqués. Même si son autobiographie, éditée posthume en anglais, a eu du succès sur le moment, même si Coleridge a déclaré que son sonnet « *Night and Death* » était le plus beau de la langue anglaise, le transfuge n'a pas vraiment trouvé place dans la littérature de ce pays. En

<sup>31</sup> Cité par M. MURPHY en épigraphe de son premier chapitre.

<sup>32</sup> Manuel MORENO ALONSO consacre un chapitre entier à « *La obra española en el destierro* » (*La obsesión...*, pp. 111-148).

<sup>33</sup> Voir Martin MURPHY, p. 324 une longue citation de l'autobiographie posthume de Blanco.

<sup>34</sup> Ibidem, p. 371.

<sup>35</sup> Ce Fernando avait été cinq ans prisonnier en France. Après son évasion, il était passé par Londres avant de rentrer en Espagne. Le fils naturel de Blanco, qui s'appelait aussi Ferdinand, devint officier dans l'armée anglaise. Il était cultivé et, au total, quand il n'était pas en Inde, il a dû être une consolation pour le vieux Blanco White.

Espagne, après sa mort, il a été mis à l'écart comme renégat<sup>36</sup> quoique Menéndez y Pelayo ait apprécié la finesse exceptionnelle des *Letters from Spain*. Vers la fin du vingtième siècle, ses premiers compatriotes l'ont redécouvert et abondamment traduit, mais, justement, Blanco est surtout pour eux un écrivain anglais. Au Royaume Uni, il n'intéresse plus grand monde. On n'y réédite pas ses œuvres. De nos jours, le Dr Martin Murphy fait figure d'isolé, accompagné il est vrai par le Professeur David Brading<sup>37</sup>. Grand polygraphe, Blanco survit donc surtout en Espagne, non tant comme écrivain que comme figure religieuse, comme journaliste politique qui a joué un grand rôle dans les indépendances de la péninsule et de l'Amérique, Bolívar compris, et aussi comme révolté emblématique comme l'ont vu un peu abusivement le romancier Juan Goytisolo et ses suiveurs.

Certains écrivains parviennent à devenir comme les deux faces d'une même monnaie : c'est ce que dit ressentir, par exemple, le poète franco-chinois François Cheng<sup>38</sup>. Entre *Pepe Blanco* et *Mr White*, cette union n'a pas pu se réaliser. Après André Pons, on ne peut s'empêcher de citer la célèbrissime phrase de Pascal : « *Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas* ». Néanmoins, l'exilé a été vraiment anglo-espagnol. Il l'a été douloureusement, mais il avait voulu l'être et il l'a été avec fécondité.

<sup>36</sup> L'encyclopédie Espasa Calpe (1910) rend hommage à son style mais elle est très sévère sur le personnage.

<sup>37</sup> Voir la traduction : *Orbe indiano. De la monarquía católica a la república criolla, (1492-1867)*, México, F.C.E., 1991, pp. 590-591. Dans la vénérable histoire en quinze volumes de Cambridge (L. BETHELL), la partie consacrée aux indépendances de l'Amérique espagnole continentale (t. 5, 1985 en traduction espagnole) est remarquablement brève. Dans l'index, Blanco est absent, de même que A. Bello, B. Rivadavia, J. G. Roscio et bien d'autres.

<sup>38</sup> Voir par exemple *L'Un vers l'autre. En voyage avec Victor Segalen*, Paris, Albin Michel, 2008.